Dupetit-Méré, Frédéric
La famille des Jobards

PQ
1981
D867F3

LA FAMILLE

DES JOBARDS,

OU

LES TROIS COUSINS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Par MM. FREDÉRIC ET BOIRIE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 9 Mai 1808.

PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1808.

PQ
1981
D867F3

PERSONNAGES.		ACTEURS.
JOBARD, Médecin de campagne.		M. *Pascal.*
Mad. JOBARD, sa femme.		Mad. *Joigny.*
LUCETTE, leur fille.		Mlle. *Hubert.*
MIMI, leur fils, âgé de 9 ans.		La petite *Elisa.*
GREGOIRE JOBARD, batelier.	neveux de Jobard.	MM. *Camel.*
NICODEME JOBARD, garçon épicier.		*Duménis.*
PANCRACE JOBARD, clerc de procureur,		*Perroud.*
Deux Porteurs de sacs. (Personnages muets.)		

La scène est dans un hameau, à une demi-lieue de Nogent-sur-Seine.

LA FAMILLE DES JOBARDS.

Le théâtre représente la campagne. D'un côté la maison de M. Jobard : de l'autre et presqu'en face du public, un pavillon avec une croisée au premier étage, et au-dessus, la fenetre d'un grenier à fourrages avec une poulie et une corde.

SCENE PREMIERE.

Mad. JOBARD, seule. (Elle paraît inquiète.)

Air : *Il ne vient pas, où peut-il être ?*

Il ne vient pas, envain j'appelle,
Il ne sent pas tout mon ennui.
Sans doute il cherche une autre belle,
Quand sa femme l'attend chez lui.
Ah ! Jobard, époux trop volage,
Eh ! quoi ! tous les jours je l'attends.
En quarante ans de mariage,
Je l'attendis au moins trente ans.

Où est-il? quelle affreuse habitude il a prise; tous les matins, à la pointe du jour, il se lève pour aller à la chasse; il me quitte pendant que je suis plongée dans un doux sommeil, et quand je m'éveille... bernique... je ne trouve plus personne. Pauvres femmes ! que notre sort est triste ! Quelle différence ! quand M. Jobard me faisait la cour ! comme il était poli ! il ne me quittait pas un moment! au lieu qu'à présent, le jour il va visiter ses malades, et la nuit cesse à peine qu'il va à la chasse! Ah ! mon dieu! être à la fois, chasseur et médecin, il faut avoir l'ame bien meurtrière ! Ah ! voilà ma fille et mon fils, cachons-leur mes larmes.

SCENE II.

Mad. JOBARD, LUCETTE, MIMI.

MIMI.

Eh bien ! maman ? mon papa n'est pas encore rentré ?

Mad. JOBARD.

Non, Mimi, pas encore.

MIMI.

Il est pourtant bien tard ; j'ai déjà déjeûné deux fois et j'ai encore faim.

Mad. JOBARD.

Fi ! que c'est vilain d'être gourmand comme cela !

LUCETTE.

En vérité, maman, ce retard m'étonne; il lui sera peut-être arrivé quelque chose.

MIMI.

Ah ! ce n'est pas çà, mais il aime tant à s'amuser, papa.

Mad. JOBARD.

Voulez-vous vous taire, M. Mimi? est-ce qu'un enfant doit parler comme cela de son père? vous ne connaissez pas toutes les vertus du vôtre.

AIR : *Un jour, il est agriculteur.*

C'est un médecin très-adroit,
A tout le monde il est utile;
Pour ses malades on le voit
Parcourir les champs et la ville :
Pour son bon cœur et pour son art,
Chacun le recherche à la ronde;
Oui, mes enfans, monsieur Jobard
Est le plus bonhomme du monde.

LUCETTE.

Ce n'est pas ce que vous dites tous les jours.

Mad. JOBARD.

Plaît-il, mademoiselle? je dis, je dis ce que je veux, et ce n'est point à vous à me blamer.

LUCETTE.

Vous blamer! au contraire, je suis bien de votre avis.

AIR : *Çà ne pouvait pas finir comme çà.*

Je ne vous blâme point, ma mère,
Si quelqu'un a tort, c'est mon père;
Il sort dès que le jour paraît
Pour aller courir la forêt.
Si c'est pour çà qu'on se marie,
Quelle triste vie !
Oui, fillette qu'on marira,
Maman, pens'ra toujours comme çà.

Mad. JOBARD.

Allons, mademoiselle, ce n'est point à vous qu'il appartient de raisonner sur la conduite de vos parens. Songez plutôt à vous rendre digne du sort heureux qu'ils vous préparent. C'est aujourd'hui que vos trois cousins arrivent.

LUCETTE.

Pourquoi donc faire, maman?

Mad. JOBARD.

Pour vous épouser.

LUCETTE.

Tous les trois ! Ah ! tant mieux !

Même Air.

Oh ! ma mère, je vous rends grace ;
S'ils avaient le goût de la chasse,
Pour ne pas m'laisser seule un jour,
Chacun d'eux irait à son tour,
Et j'aurais, selon mon envie,
De la compagnie ;
Au moins, en m'arrangeant comme çà,
Toujours l'un des trois me rest'ra.

Mad. JOBARD.

Oh ! la petite sotte ! avez-vous jamais vu une femme prendre trois maris ?.. si c'était permis !.. mais ça ne l'est pas.

LUCETTE

Ce serait bien plus commode.

Mad. JOBARD.

Ecoutez-moi, ma fille ! M. Jobard, votre père, après avoir étudié la médecine à Montargis, est venu la pratiquer à Nogent sur Seine. Jaloux de perpétuer la famille des Jobards, il ne veut vous donner d'autre époux qu'un de vos cousins, c'est pour cela qu'il les fait venir tous trois de Paris. Vous verrez aujourd'hui Pancrace Jobard, clerc de procureur, Nicodème Jobard, garçon épicier, et Grégoire Jobard, batelier. C'est dans ces trois individus, que votre père choisira votre époux, songez à n'accorder de préférence qu'à celui qui aura le consentement de M. Jobard.

LUCETTE.

Oui, ma mère.

MIMI.

Maman, donne-moi du pain et des confitures.

Mad. JOBARD.

Non, monsieur, gourmand, mauvais sujet.

MIMI.

AIR : *A la papa.*

Comme si j'étais plus grand,
Je me mettrais en colère !
Je dis que j'ai faim, maman,
Et tu m'appelles gourmand :
C'est bien méchant.
Papa grondera,
Quand il saura l'affaire ;
Bientôt il viendra,
Et Mimi le dira
A son papa.

Mad. JOBARD.

Voyez-vous, ce petit raisonneur !

M. JOBARD, *dans la coulisse.*

AIR *du Méléagre champenois.*

Vive le vin et vive la chasse,
Le vrai bonheur est dans toute saison,
Quand du gibier l'on poursuit la trace,
Ou quand on boit de bon vin bourguignon.

MIMI.

Ah ! v'là papa ?

Mad. JOBARD.

Je vais l'arranger, et que je t'entende souffler, toi, tu verras.

SCENE III.

Les Mêmes, JOBARD. (*Il est en équipage de chasse.*)

JOBARD.

Vive le vin et vive la chasse, etc.
Quand dans les bois un chasseur intrépide
Tire vingt fois sans abattre un lapin,
Sans peine il voit sa carnassière vide,
S'il s'apperçoit que son flacon est plein.
Vive le vin, etc.

LUCETTE ET MIMI.

Bon jour, papa.

JOBARD.

Bon jour, mes enfans. Mad. Jobard, je vous salue.

Mad. JOBARD.

Vous voilà de bien belle humeur ?

JOBARD.

Oui, je suis jovial, et vous, mad. Jobard ?

Mad. JOBARD.

Je ne suis guère en train de rire ! vous devriez mourir de honte.

JOBARD.

Moi, pourquoi donc ça ?

Mad. JOBARD.

Ah ! pourquoi ?

AIR *d'Angélique et Melcour.*

Pour courir les champs, les forêts,
Vous craignez peu de me déplaire ;
Près de moi faites-vous jamais
Rien de ce que vous devez faire ?

JOBARD.

Je comptais sur quelques perdreaux,
Hélas ! quels destins sont les nôtres !
J'ai tiré ma poudre aux moineaux.

Mad JOBARD.

Vous n'en faites jamais d'autres.

JOBARD.

Comment, mad. Jobard ! je n'en fais jamais d'autres !... savez vous bien que c'est très-malhonnête ce que vous me dites là?... car, enfin, je manque quelque fois, mais je tue aussi très-souvent ; et d'ailleurs, quand je ne tue pas ce n'est pas ma faute, demandez plutôt à mes malades.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Au tems de ma jeunesse
Je ne manquais jamais ;
J'étais, par mon adresse,
La terreur des forêts.
L'âge détruit les forces,
Le vieillard à l'affût,
Brûle bien des amorces
Sans atteindre le but.

Cependant, grace au ciel, je n'en suis pas encore réduit là, mais, dites-moi, mad. Jobard, avez-vous disposé Lucette à recevoir l'époux que je lui destine.

LUCETTE.

Oh ! mon père, j'y suis toute disposée.

Mad. JOBARD.

Comment, mademoiselle ! mais vous ne le connaissez pas?

LUCETTE.

C'est égal, maman, j'épouserai celui que mon père voudra.

JOBARD.

Quelle candeur ! quelle naïveté ! je reconnais mon sang, le sang des Jobards ! et toi, Mimi, tu ne dis rien à ton petit papa ?

MIMI.

Papa, j'ai faim.

Mad. JOBARD.

Comment, monsieur, vous avez déjà déjeûné deux fois.

JOBARD.

Mais, ma chère amie, il se fait tard.

Mad. JOBARD.

Je le sais bien.

JOBARD.

Lucette, rentre avec ton frère et tu lui donneras quelque chose.

MIMI.

Ah! merci, mon petit papa. (*Il rentre avec Lucette.*)

SCENE IV.

JOBARD, Mad. JOBARD.

JOBARD.

Eh bien, Mignonne, tu me boudes?

Mad. JOBARD.

Je n'en ai pas sujet, n'est-il pas vrai?

JOBARD.

J'avoue mes torts, mais si tu savais quel danger j'ai couru.

Mad. JOBARD.

Ah! mon dieu! vous me faites frémir!

JOBARD.

J'ai vu le loup.

Mad. JOBARD.

Quoi! ce loup furieux qui fait tant de ravages!

JOBARD.

Tout de même, j'ai tiré dessus croyant que c'était un lièvre.

Mad. JOBARD.

Il vous a mordu!

JOBARD.

Oh! je n'ai pas perdu la tête! quand je le vois.....

AIR : *V'là c'que c'est que d'avoir du cœur!*

Je le poursuis avec vigueur,
V'là c'que c'est que d'avoir du cœur!
Mais loin d'avoir quelque frayeur,
Le loup me menace,
Me donne la chasse,
Je me sauve tremblant de peur.

Mad. JOBARD.

V'là c'que c'est que d'avoir du cœur?

Vous devez avoir été effrayé?

JOBARD.

Mais assez, j'en tremble encore rien que d'y penser.

Mad. JOBARD.

Tout cela devrait bien vous dégouter de la chasse.

JOBARD.

Jamais; votre colère, même, ne m'y ferait pas renoncer.

Mad. JOBARD.

Ma colère !

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

A tort, vous blamez mon courroux,
Car plus d'une femme à ma place
Saurait se venger d'un époux,
Qui toujours serait à la chasse.
Lorsque poursuivant le gibier,
A sa femme il ne pense guères :
Il doit craindre qu'un braconnier
Ne vienne chasser sur ses terres.

JOBARD.

Je vous connais trop pour avoir la moindre crainte.

Mad. JOBARD.

Cette malheureuse passion vous perdra.

JOBARD.

Bah! bah!

Mad. JOBARD.

Pour elle, vous négligez tout, vos affaires, votre épouse et vos malades.

JOBARD.

Mes malades n'ont pas besoin de moi pour mourir ; que voulez-vous, ma chère amie, la médecine n'a plus d'attrait pour moi ! j'y éprouve tant de désagrémens!... et moi, çà me peine de voir périr tant de monde ; en vérité, depuis que je suis dans le pays, c'est comme une épidémie.

Mad. JOBARD.

Si l'on faisait toutes ces réflexions, personne ne se ferait médecin.

JOBARD.

Non, c'est que j'ai un guignon qui me poursuit, un guignon que tous mes confrères n'ont pas.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Les uns guérissent des migraines,
Des maux auxquels il ne faut rien ;
Les autres guérissent sans peines
Des femmes qui se portent bien.
Pour moi, ma disgrâce est complette,
J'épuise envain mes facultés :
Et les malades que je traite
Sont toujours les plus mal traités.

Mad. JOBARD.

Tout cela ne doit rien vous faire; ce n'est pas votre faute.

JOBARD.

Non certainement, car pour de la science, je puis me vanter d'en avoir un peu, et cela n'est pas étonnant, je n'ai pas étudié pour rien une année entière les maladies du corps humain.

Mad. JOBARD.

Mais vos neveux tardent bien, ils devraient être arrivés.

JOBARD.

A propos, le compère Gros-Grains a promis de m'envoyer aujourd'hui les six sacs de froment qu'il me doit depuis si long-tems. Ça fait que mes neveux m'aideront à les monter au grenier; justement, la corde y est encore.

GRÉGOIRE, *dans la coulisse.*

La farira dondaine, gai, la farira dondé.

Mad. JOBARD.

Qu'entends-je?

JOBARD.

C'est un de mes neveux, sans doute. Précisément, à sa taille, à son costume, je pense que ce doit être Grégoire Jobard.

SCENE V.

Les Mêmes, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

AIR : *La Farira dondaine, gai.*

Jobard est mon nom,
Je ris, je badine,
Je suis un luron
Que rien ne chagrine,
Bon,
La Farira dondaine,
Gai!
La Farira dondé!

JOBARD.

C'est lui! c'est bien comme cela qu'on me l'a dépeint.

GRÉGOIRE.

Même Air.

Je fuis la raison,
La mélancolie;
Vive le flacon,
Et vive la folie,

Bon,
La Fariradondaine,
Gai!
La Fariradondé!

JOBARD.

Ah! mon cher Grégoire.

GRÉGOIRE.

Je ne vous demande pas qui vous êtes, à peine ai-je eu le tems de vous dévisager, j'ai vu tout de suite que vous étiez un Jobard; bon jour mon oncle.

JOBARD.

Bonjour mon ami.

GRÉGOIRE.

Ma chère tante, voulez-vous bien me permettre de vous donner l'accollade.

Mad. JOBARD.

Bonjour, mon neveu.

JOBARD.

Par quel hasard arrives-tu tout seul.

GRÉGOIRE.

Ah! je vas vous dire, mon oncle, j'ai laissé mes deux cousins en route. Ils marchent comme des poules mouillées! moi quand j'ai vu çà, j'ai dit çà m'ennuye, adieu les amis, je joue des fourchettes, vous me retrouverez chez mon oncle; ils m'ont laissé partir, j'ai arpenté et me voilà.

Mad. JOBARD.

Vous avez fait bon voyage?

GRÉGOIRE.

Oui, ma tante, très-bon, à l'exception que, sauf votre respect, le coche a engravé deux fois, à telles enseignes que Nicodème et Pancrace ont eu une fière peur!... Mais moi, j'étais là, solide au poste; je vous ai donné un coup de main aux mariniers, et vogue la galère.

JOBARD.

Hé! comment te trouves-tu à Paris?

GRÉGOIRE.

Fort bien! C'est un fier pays, allez, que ce Paris!.... Ceux qu'ont de l'argent, ils sont là comme des coqs en pâte, ceux qui n'en ont pas, hé bien, ils en gagnent! ah! il y a de grandes ressources!

AIR : *Comme faisaient nos peres.*

J'n'ons pas choisi dans ce pays
L'état où g'n'y a l'moins d peine ;
Je passe sur la Seine
Tout le bon peuple de Paris.
Sur la rivière
G'n'y a rien à faire,
Sur la rivière
On n'fait plus que d'l'eau claire.
L honnête homme ne gagne rien ;
C'pendant pour amasser du bien,
J'savons (*bis*) un sûr moyen.
Pour qu'leur argent se double
Que d'gens pêchent à l'eau trouble !
Oui, que de gens qui pêchent à l'eau trouble !

JOBARD.

Je ne te comprends pas, ceux qui pêchent en eau trouble, leur poisson doit être moins bon que ceux qui...

GRÉGOIRE.

C'est pas çà, mon oncle, à Paris on est malin, et j'appellons pécher à l'eau trouble, ceux qui sont z'un peu sujets à caution, comme qui dirait....

JOBARD.

Ah ! à la bonne heure !

GRÉGOIRE.

J'avons comme çà à Paris tout plein de petites drôleries que vous ne connaissez pas, vous autres gens de provinces... Par exemple, une drôle de chose ! savez-vous ce qu'on appelle un Jobard, à Paris ?

JOBARD.

Comment ! ce qu'on appelle un Jobard !

GRÉGOIRE.

C'est une bête, mon oncle !...

JOBARD.

Une bête !

GRÉGOIRE.

Oui, quand on voit un individu qu'est un peu dans les oies, on dit que c'est un Jobard.

Mad. JOBARD.

Quelle horreur !

JOBARD.

Quelle insolence.

GRÉGOIRE.

C'est ce que je disais, moi, mais je m'y suis habitué, et après, çà ne me faisait plus rien.

SCÈNE VI

Les Précédens, LUCETTE, MIMI (*mangeant une tartine de confiture*).

LUCETTE.

Mon père, votre habit est tout prêt.

GRÉGOIRE.

C'est là ma jolie cousine ?

Mad. JOBARD.

Saluez-donc votre cousin Grégoire.

LUCETTE.

Bon jour, mon cousin, je suis bien votre servante.

GRÉGOIRE.

Certainement, ma cousine, c'est bien moi qui ai l'honneur d'avoir celui de vous présenter mes civilités, trop heureux, sans doute, si votre cœur, pour prix de l'amour qui me consume, veut bien condescendre à se dérider à mon aspect.

LUCETTE.

Mon cousin, vous êtes trop honnête, et mon cœur est bien à votre service.

Mad. JOBARD.

Eh ! bien, mademoiselle, est-ce qu'on dit ces choses-là !

JOBARD.

Eh ! mad. Jobard, laissez-la dire ce qu'elle pense, si c'est un défaut, les femmes s'en corrigent toujours assez vite.

Mad. JOBARD.

Comment, M. Mimi, vous ne dites rien à votre cousin.

MIMI.

Ah ! bien ! tant pis, moi, je mange.

JOBARD.

Il est gentil, cet enfant ! il a des réponses tout-à-fait raisonnables !

Mad. JOBARD.

Elles sont jolies ses réponses ! ah ! comme vous l'élevez !

JOBARD.

Je l'élève à ma mode, mad. Jobard, je ne vous ai point contrarié pour votre fille, ne me contrariez point [illegible] cation de Mimi.

LUCETTE.

Comme vous me regardez, mon cousin !

GRÉGOIRE.

Je vous contemple, charmante Lucette, j'ose fisquer l'objet z'enchanteur, qui vient de me ravir mon cœur. Ah! si vous devenez ma femme !

AIR : *Du prétendu de Gisors.*

Voyageant avec vous, la belle,
En habile navigateur,
J'aurai, pour lester ma nacel'e,
Ample provision de bonheur.
Sur les ondes, ma barque vole,
Et pour alléger le travail,
Le plaisir me sert de boussole,
Et l'amour tient le gouvernail.

LUCETTE.

Je ne demande pas mieux que de vous épouser, mon cousin, car si je vous plais, vous me revenez aussi beaucoup.

GRÉGOIRE.

Aveu charmant !

JOBARD.

Ma foi, mon cher Grégoire, j'aime ta gaîté et je souhaiterais que tu pusses réussir Une fois marié, tu auras bien quelques petits orages à essuyer de tems-en-tems. Les femmes ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent, moi-même, j'ai souvent des querelles avec mad. Jobard ! toujours avec décence; cependant, excepté tous les habitans de ce village, personne ne s'en doute.

GRÉGOIRE.

Eh bien ! mon oncle, si cela m'arrive, nous nous consolerons tous deux.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Quand on a reçu du destin
Femme qui nous gronde sans cesse ;
Vous le savez, c'est dans le vin
Que l'on doit noyer la tristesse.
Si l'orage vient nous troubler,
Si le même sort nous rassemble,
Mon oncle, pour nous consoler,
Nous nous enivrerons ensemble.

C'est cela, je te laisse un moment, je vais quitter mon habit de chasse, passer un frac et je reviens, allons Grégoire.

(*Ils reprennent ensemble*)

Si l'orage, etc.

(*Jobard rentre chez lui*).

SCENE VII.

Les Mêmes, hors JOBARD.

GRÉGOIRE.

Le bon oncle ! toujours la petite chanson ! le petit mot pour rire ! Il est encore vert.

Mad. JOBARD.

Ah ! il a bien changé.

AIR : *Cahin, caha.*

Dans sa jeunesse,
Alerte et vigoureux,
Jobard, pour mes beaux yeux,
Toujours plus amoureux,
N'était jamais heureux
Qu'auprès de sa maîtresse,
A présent ce n'est plus cela ;
Quelle chose étrange !
Jobard se dérange,
Ne boit, ni ne mange,
Tous les jours il change ;
Mon mari va cahin, caha.

MIMI.

Ah ! maman, v'là deux hommes qui ont l'air bien bête ! ce sont sûrement mes cousins.

GRÉGOIRE.

Justement, v'là mes canards.

LUCETTE.

Ah ! qu'ils sont laids.

Mad. JOBARD.

Taisez-vous donc, mademoiselle.

GRÉGOIRE.

Ce petit maigret que vous voyez, c'est Pancrace, le clerc de procureur; le gros gouflu, c'est Nicodème !... Eh ! je crois vraiment qu'ils se disputent, ah ! les deux originals !

SCENE VIII.

Les Précédens, PANCRACE, NICODÈME.

NICODÈME.

AIR : *La loterie est la chance.*

Ah ! qu'il faut de patience !
Toujours nous nous arrêtons ;
Faisons plus de diligence :
Jamais nous n'arriverons.

PANCRACE.

Tu vois bien que dans ma tête
Je rumine un compliment;
Mon cher, je veux que Lucette
Connaisse tout mon talent.

NICODÈME. *Ensemble.* PANCRACE.

Ah! qu'il faut de patience, etc.

Prends un peu de patience,
Depuis long-tems nous marchons,
Et sans faire diligence,
Bientôt nous arriverons.

NICODÈME.

Ah! tiens! v'là mon cousin Grégoire! eh! eh! eh! (*il rit*)

PANCRACE.

Je te le disais bien. Ma tante, permettez-moi de vous offrir l'hommage sincère de mon dévoué et immuable attachement.

Mad. JOBARD.

Mon neveu, je suis sensible....

NICODÈME.

Bon jour, ma tante, vous me croirez si vous voulez....

PANCRACE.

Pour vous mademoiselle, mon cœur me dit assez qui vous êtes.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Ma charmante cousine,
Quoiqu'éloigné de vous,
Cupidon me destine
Le nom de votre époux.
Vous desiriez l'approche
D'un tendre amant,
Pour vous j'ai pris le coche
Jusqu'à Nogent.

LUCETTE.

Exprès pour me plaire.

NICODÈME.

Oui, mademoiselle, vous me croirez si vous voulez, mais c'est pour vous plaire que nous avons quitté Paris, c'est aussi pour vous plaire que nous avons manqué périr deux fois dans le naufrage du coche.

LUCETTE et Mad. JOBARD.

Ah! mon dieu!

GRÉGOIRE.

Bah! une bagatelle.

NICODÈME.

Oui, il appelle çà une bagatelle, il était là avec les autres mariniers, à jurer !... ah ! il jurait, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai eu une jolie peur !... c'est le coche qui était embourbé.

PANCRACE.

Il avait donné sur un banc de sable, entre deux rochers.

GRÉGOIRE.

Ah ! l'autre cadet, un banc de sable.

NICODÈME.

Tout cela ne doit pas nous empêcher de chanter à notre cousine les jolis complimens que nous lui avons faits.

PANCRACE.

C'est simple, je commence.

AIR *de Lashténie.*

Souvent à la belle Cypris
On compare celle qu'on aime ;
On compare à l'éclat du lys
De son sein la blancheur extrême.
Celui qui compare le mieux
Se trompe en cherchant un emblême ;
Pour ne pas me tromper, je veux
Ne vous comparer qu'à vous-même.

Mad. JOBARD.

Ah ! que c'est galant ! que c'est galant ! faites donc la révérence, mademoiselle.

LUCETTE.

Merci, mon cousin.

GRÉGOIRE.

C'est tapé, çà !

NICODÈME.

A mon tour, à cette heure.

AIR : *Je vous comprendrai ioujours bien.*

Faut-il s'étonner d'un amour
Qui me consume et me dévore ?
Je pense à vous la nuit, le jour,
Le jour, la nuit, j'y pense encore.
Si je déplaisais aujourd'hui,
Combien je verserais de larmes !
Tant le dieu d'amour a rempli
Ma tête de vos (*ter*). divins charmes. (*bis*).

GRÉGOIRE.

De plus fort en plus fort... ah ! les amis, comme ils en détachent !

Mad. JOBARD.

C'est charmant.

NICODÈME.

Vous me croirez si vous voulez... mais... (*il chante*). Ma tête de vos, ma tête de vos... c'est de ma tête.

PANCRACE.

Je le crois.

NICODÈME.

Ah ! dame ! çà n'est pas aussi bien que mon cousin Pancrace, mais je ne fais pas comme lui mon état de l'esprit. Je suis épicier, tandis que lui qui est clerc de procureur, il a fait tout plein de chansons ! et une tragédie !... Ah ! mais une tragédie ! c'est ça qui est du farce, je la connais.

PANCRACE.

Tu la connais ! toi !

NICODÈME.

Non, je ne la connais pas ! vous me croirez si vous voulez, j'ai fait des cornets avec dans la boutique où j'étais.

GRÉGOIRE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! des cornets.

PANCRACE.

Des cornets avec ma tragédie !

NICODÈME.

Ah ! mon dieu ! toutes les bonnes femmes du quartier en emportaient un morceau avec leurs deux sols de castonade.

PANCRACE.

O Melpomène ! quel outrage !

AIR : *J'ai vu par-tout, dans mes voyages.*

Ah ! quelle horrible perfidie !
Comme on dégrade mes essais !
Je compose une tragédie,
Et mon siècle en fait des cornets.

NICODEME.

Il faut s'attendre à ces outrages ;
Mon cher cousin, dans ce métier,
Combien d'auteurs dont les ouvrages
Ne se vendent qu'à l'épicier !

Ma tante, comment vous trouvez-vous ici ?

Mad. JOBARD.

Fort bien, M. Jobard est très-considéré !

NICODÈME.

Oh ! je le crois ! et vous aussi, car enfin s'il est le médecin, vous êtes la médecine du pays.

Mad. JOBARD.

Je suis reçue dans les plus brillantes sociétés de Nogent, mais, mon cher neveu, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

NICODÈME.

Ah ! merci, pour moi, j'ai eu de la prévoyance vous me croirez si vous voulez, j'avais mis dans ma poche les restes d'un dindon auxquels j'ai fait honneur.

AIR *de Léonce.*

J'ai de la présence d'esprit,
Et vous m'approuverez, sans doute :
Il faut, lorsqu'on se met en route,
Ne pas s'embarquer sans biscuit.
On peut marcher bien davantage,
Grâce à cette précaution ;
C'est en mangeant qu'on se soulage,
Aussi pour garder mon courage,
J'avais les cuisses d'un dindon
Pour me soutenir en voyage.

Mad. JOBARD.

Ah ! c'est différent !

SCENE IX.

Les Mêmes, JOBARD (*entrant avec un cruchon de vin et des verres.*

JOBARD.

AIR *de l'Alsacienne,* (contredanse).

Par cette liqueur vermeille
On peut braver les hazards,
Buvons le jus de la treille
A la santé des Jobards.

LES TROIS JOBARDS.

C'est mon oncle, ô douce ivresse !
Mon cher oncle....

JOBARD.

Ah ! c'est assez,
Car à force de tendresse,
Mes amis, vous m'étouffez.

TOUS.

Par cette liqueur vermeille, etc.

JOBARD.

Ah ! mes amis, que je suis ravi de vous voir tous en bonne santé ! nous allons feter votre bien venue.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

J'ai préparé pour vous servir,
Ce cruchon plein d'un vin suave,
Vous le boirez avec plaisir,
Car c'est le meilleur de ma cave.

GREGOIRE.

Ici, chacun de nous, toujours,
Au bon vin doit rester fidèle ;
Nous ne pouvons pas être sourds
Lorsque le cruchon nous appelle.

Tous trois répètent :

Nous ne pouvons pas être sourds, etc.

JOBARD.

Mad. Jobard, il faut trinquer avec nous.

Mad. JOBARD.

Moi, monsieur, je ne peux pas.

JOBARD.

Mad. Jobard, je n'irai pas demain matin à la chasse.

Mad. JOBARD.

Allons, il faut bien vouloir tout ce que vous voulez.

(*ils reprennent en chœur*).

Par cette liqueur vermeille, etc.

Mad. JOBARD.

Mais, M. Jobard, comment décider entre vos trois neveux ? tous les trois aimables, intéressans comme ils sont, comment former un choix avec justice ?

GRÉGOIRE.

C'est juste.

NICODÈME.

C'est clair.

NICODÈME.

C'est simple.

JOBARD.

Vous voilà bien embarrassés ! croyez-vous que j'aie attendu à ce moment pour trouver un moyen?... non, il est là!

Mad. JOBARD.

Je devine, vous allez vous en tenir au choix de votre fille,

LUCETTE.

Il est fait mon père, je choisis...

JOBARD.

Paix, mademoiselle, c'est le hazard qui gouverne le monde, c'est au hazard que je veux m'en rapporter. Je donne ma fille au plus adroit.

TOUS.

Au plus adroit!

JOBARD.

Ecoutez-moi, je vais l'enfermer dans ce pavillon, et celui des trois qui à l'heure que je fixerai, aura su pénétrer près d'elle, et en éloigner ses deux rivaux, deviendra mon gendre.

LES TROIS JOBARDS.

C'est cela.

JOBARD.

Il est six heures: celui qui à sept heures, sera près de Lucette, est celui que je choisirai, je ne m'éloigne pas et je veille sur ma fille, mais je ne protège personne.

LUCETTE *à part.*

Ah! si çà pouvait être Grégoire!...

Mad. JOBARD.

Mais, M. Jobard, ce moyen...

JOBARD.

Est le seul qui convienne. Allons, Lucette, entrez dans votre retraite et vous, messieurs, préparez-vous.

NICODÊME.

Avant, permettez-nous, mon oncle de serrer nos hardes chez vous.

JOBARD.

Volontiers.

AIR: *Vaudeville de Folie et Raison.*

Tous trois de ma famille,
Vous avez mêmes droits,
Mais je donne ma fille
Au plus ruse des trois.

C'est dans ce pavillon, Lucette,
Que ton père va t'enfermer.

LUCETTE.

Amour, conduis dans ma retraite
Celui que mon cœur veut aimer.

(*Il l'enferme*).

TOUS.

Tous trois, etc.

GRÉGOIRE.

Je pourrais réussir sans peine,
Si j'étais bien sûr de son cœur.

NICODEME.

Pour moi, la victoire est certaine.

PANCRACE.

C'est moi qui serai le vainqueur.

TOUS.

Tous trois, etc.

(*Ils rentrent avec Jobard*).

SCENE X.

GRÉGOIRE, *seul, ensuite Lucette.*

V'la du déchet qui se prépare, reste à savoir lequel des trois tombera dans le pot au noir! si c'était pour moi la fève! çà serait guignonant, car c'te petite cousine elle vous a une mine, une mine si avenante!.... elle m'a tout englouti le cœur; de mon côté, je crois que j'y ai donné dans l'œil à c'tenfant! comment faire?... si elle ne m'aimait pas, mon parti serait bientôt pris.

AIR *de M. Guillaume.*

Quand un amant, hélas! se désespère
De ne pouvoir obtenir du retour,
Il doit au sein de la rivière
Eteindre les feux de l'amour.
Quand il ne peut fléchir une cruelle,
Il risque le tout pour le tout,
Et passe ainsi, des filets de sa belle,
Aux filets de Saint-Cloud.

LUCETTE, *à la fenêtre du pavillon.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce que vous dites donc M. Grégoire?

GRÉGOIRE.

Je dis, mademoiselle, que si j'avais eu le malheur de vous déplaire, je retournais à Paris par eau et sans payer ma place au coche, un plongeon et puis bon soir.

LUCETTE.

Ah! ne vous vous en avisez pas, mon cousin, j'en serais bien fâchée?

GRÉGOIRE.

Ah! dieu, de quel espoir venez-vous attiser la flamme qui m'abasourdit! vous m'aimeriez?

LUCETTE.

Beaucoup, mais vous m'aimerez toujours ?

GRÉGOIRE.

Si je vous aimerai toujours ! . . . que le diable m'emporte si jamais votre petit minois me sort de l'imaginative.

LUCETTE.

On vient, adieu, tachez de m'épouser. (*Elle ferme la croisée.*)

SCENE XI.

GREGOIRE, MIMI.

GRÉGOIRE.

V'là que çà commence a prendre une belle tournure, gare à mes deux olibrius de cousins, je la leur garde belle, mais quel moyen ? . . .

MIMI.

Vous v'là tout seul mon cousin ?

GRÉGOIRE.

Oui, petit cousin ; je réfléchis à part moi, sur queuque chose qui me donne du tintouin ; et toi, où que tu vas.

MIMI.

Je m'en vas chez M. Grosgrain, de la part de papa, pour l'y dire d'apporter six sacs de froment, mon papa veut qu'il les apporte avant la nuit, parce que vous l'aiderez à les monter dans le grenier, là.

GRÉGOIRE.

C'est là votre grenier, au-dessus de la chambre de Lucette ; ah ! quelle idée il me pousse ! dis donc petit cousin, quelle espèce d'homme que ce Grosgrain.

MIMI.

C'est le commis de l'octroi, un ivrogne.

GRÉGOIRE.

Un ivrogne, tant mieux, je vas le trouver. Petit cousin, veux-tu m'aider à quelque chose.

MIMI.

Qu'est-ce que vous me donnerez ?

GRÉGOIRE.

Des bonbons, des gâteaux, du sucre, des darioles.

MIMI.

A la bonne heure, qu'est-ce qu'il faut faire ?

GRÉGOIRE.

Tu vas me conduire chez M. Grosgrain, et puis je te dirai ce qu'il faudra que tu fasses, mais v'là les autres, ne dis rien?

MIMI.

Soyez tranquille.

SCENE XII.

Les Mêmes, NICODÊME, PANCRACE.

NICODÈME.

Je voudrais bien trouver un moyen, toujours.

PANCRACE.

J'ai beau me creuser la tête....

GRÉGOIRE.

Eh bien, les cousins, queuque vous dites de tout çà?

NICODÈME.

Moi, je ne dis rien et j'en pense tout autant.

PANCRACE.

Je suis sûr d'etre aimé de Lucette.

GRÉGOIRE.

T'en es sûr, toi, l'enflé! et toi grand nigaud, en es-tu sûr?

NICODÊME.

Sûr, que j'en suis sûr.

GRÉGOIRE.

Eh bien, j'ai deux mots à vous dire là-dessus, écoutez-moi. (*Il les prend tous deux par la main.*)

AIR : *Mon cousin l'Allure.*

Vous voulez, mes cousins,
Les malins,
Épouser la cousine;
Je connais vos desseins,
Mes cousins;
Vous êtes fins,
Mais, écoutez, cousins,
Pour que nous restions cousins,
Mes chers cousins,
Renoncez à la cousine.

(*Il leur secoue la main, et sort*).

SCENE XIII.

NICODÊME, PANCRACE, puis JOBARD *à la porte.*

NICODÊME.

Aye, aye, aye.

PANCRACE.

Ah! la, la, la main.

NICODÊME.

Il ne peut pas nous parler sans nous secouer les mains comme cela, ce grand escogriffe; grand méchant!

PANCRACE.

A quoi bon ces menaces?

NICODÊME.

Bah, c'est pour nous effrayer; çà m'est bien égal, et si j'avais un moyen..... mais de ma vie, je n'ai pu rien inventer.

PANCRACE.

Comment faire?

NICODÊME.

La petite cousine est pourtant bien gentille.

JOBARD, *paraissant à la porte.*

Voyons ce que deviennent mes trois gaillards.

PANCRACE.

Je crois m'être apperçu que je ne lui déplaisais pas.

NICODÊME.

Elle a eu l'air de me regarder avec passion.

PANCRACE.

En ce cas, je n'ai rien à craindre, et Grégoire même dut-il l'emporter, elle résistera à son père, et ne voudra épouser que moi.

NICODÊME.

Ah! ma foi qu'elle m'aime ou qu'elle ne m'aime pas, ça m'est égal, je ne m'affligerai pas pour çà.

JOBARD, *à part.*

Il prend son parti.

PANCRACE.

Çà ne m'étonnerait pas qu'elle fût éprise de moi, j'ai toujours inspiré de violentes passions.

AIR : *Gaîment, je m'accomode de tout.*

Je suis d'une figure
Qui plaît ;
Tout est dans ma tournure,
Parfait ;
J'ai causé bien des flammes,
Vraiment,
Car je suis près des femmes
Charmant.

NICODEME.

Parle-t-on de misère,
Je ris ;
Sur les maux de la terre
Je dis :
Celui qui dans la vie
N'a rien,
Doit avoir la folie
Pour bien.

(*Ils répètent ensemble la fin de leur couplet, et dansent sur la ritournelle.*)

SCENE VX.

Les Précédens, MIMI, GRÉGOIRE, *au fond.*

MIMI, *bas à Pancrace.*

Cousin, v'là une lettre que ma sœur m'a bien prié de vous remettre.

PANCRACE.

Une lettre, j'étais sûr qu'elle m'aimait.

MIMI, *de même à Nicodème.*

Cousin, Lucette m'a donné cette lettre là pour vous.

NICODÈME.

Ah ! cette pauvre petite cousine, j'ai bien fait de ne pas me désoler.

JOBARD, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire.

PANCRACE, *lisant.*

« C'est vous que je préfère. M. Grosgrain, le commis de l'octroi, doit envoyer des sacs de grain à mon » père, allez le trouver, il ne refusera point de vous » servir : le grenier est au-dessus de ma chambre, on » montera les sacs ce soir, profitez de mon avis et nous » serons heureux. LUCETTE. »

JOBARD.

Ah ! c'est lui qu'elle préfère !

NICODÈME, *lisant.*

« Mon frère vous donnera une échelle, à la faveur » de la nuit, je vous ouvrirai la fenêtre et vous rem- » plirez les conditions exigées par mon père. Adieu, » méritez la préférence que je vous accorde. LUCETTE. »

JOBARD.

Eh bien, elle les préfère tous deux !

PANCRACE.

Le moyen qu'elle m'offre n'est-il pas un peu périlleux ! ah ! qu'importe, qui ne risque rien n'a rien.

NICODÈME.

Une échelle ! la nuit, la fenêtre !.... tout çà n'est pas bien difficile, je l'aurais inventé tout comme elle, si je savais inventer quelque chose.

JOBARD.

Je n'y comprends rien. Attendons et ne les perdons pas de vue. (*Il rentre.*)

PANCRACE.

Allons, courons chez M. Grosgrain. Ah ! ce pauvre Nicodème !

NICODÈME.

Ce pauvre Pancrace qui se croit aimé.

PANCRACE.

Adieu cousin, ah ! ah ! ah ! ah ! adieu cousin.

GRÉGOIRE.

Ah ! les nigauds !

NICODÈME.

Allons, petit, allons chercher l'échelle.

AIR *de la Bourbonnaise.*

PANCRACE.

Ce pauvre Nicodème
Croit que Lucette l'aime,
De son erreur extrême,
Bientôt il sortira,
Ah ! ah ! ah !

NICODEME.

C'est moi qu'elle préfère ;
Pancrace croit lui plaire ;
Quant il saura l'affaire,
Comme il déchantera !

TOUS DEUX.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ete.
Ah ! le nigaud que voilà !
(*Ils sortent en riant l'un de l'autre*).

SCENE XV.

GRÉGOIRE, *seul.*

Ah ! les jobards..... Dieu ! si mon oncle m'entendait !... il se facherait de ce que je profane ce nom !.... c'est égal, mes affaires sont en bon train. M. Grosgrain est prévenu, c'est lui qui m'az' écrit les deux épitres ! il va achever mon ami Pancrace ! Nicodème va apporter l'échelle pour donner l'assaut à la place, mais Mimi a le mot d'ordre, et mes deux cousins vont se trouver pris au trébuchet ; maintenant, introduisons-nous et tenons-nous prêts au grenier à faire voyager l'ami Pancrace. (*Il grimpe à la croisée.*)

AIR : *La Signora malade.*

J'apperçois Nicodème,
Il vient donner l'assaut ;
Oui, ma foi, c'est lui-même :
Comme il va rester sot !
Escaladons toujours ce mur.
Maintenant mon triomphe est sûr.
Lucette, mon amie,
Ouvrez-moi, je vous prie ;
Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

LUCETTE.

Quoi ! c'est vous ! ah ! combien vous me causez d'effroi !

GRÉGOIRE.

Oui, oui, c'est moi, qui bientôt recevrai votre foi.

GRÉGOIRE.

Les cousins ont donné dans le panneau ; je vais au grenier, observez et fermez la croisée si Nicodème grimpait.

LUCETTE.

Mais dites-moi.....

GRÉGOIRE.

Vous saurez tout, je détale. (*Il disparaît.*)

(*Pendant ce temps, deux hommes ont apporté plusieurs sacs et en ont attaché un à la corde qui descend du grenier. Pancrace passe la tete par un trou fait au sac.*)

SCENE XVI.

GRÉGOIRE, *à la fenêtre du grenier*, LUCETTE, *à la fenetre de l'appartement*, PANCRACE, *dans le sac*, NICODÈME, *portant l'échelle*, *et* MIMI.

LUCETTE.

Même Air.

Que la nuit est obscure !
Non, je n'apperçois rien.

PANCRACE, *dans le sac.*

J'ai peur que l'aventure
Ne finisse pas bien.

NICODEME, *plaçant l'échelle.*

Marchons, marchons tout doucement,
Il nous faut agir prudemment ;
L'échelle est bien posée.

LUCETTE.

Refermons la croisée.

NICODEME ET PANCRACE.

Je ne sais pas pourquoi,
Mais je sens qu'aujourd'hui je tremble malgré moi.

GRÉGOIRE, *au grenier*

Encore un seul instant, et Lucette est à moi.

NICODÈME, *frappant à la croisée.*

Mademoiselle Lucette, mademoiselle Lucette.

MIMI, *jettant l'échelle.*

Il descendra quand il pourra.

GRÉGOIRE *enlève le sac qui cache Pancrace.*

Il est tems d'agir. M. Jobard, Mad. Jobard, M. Jobard, de la lumière.

PANCRACE, *passant sa tête.*

Ah! là, là! au secours !

NICODÈME.

Comment, je suis accroché et je ne peux pas descendre.

SCENE XVII

JOBARD, Mad. JOBARD, *apportant des flambeaux*, LUCETTE, *avec de la lumiere*, Les Précédens.

JOBARD.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

Mad. JOBARD.

Quel vacarme!

GRÉGOIRE.

Voyez, mon oncle, les oiseaux sont pris; je suis dans la maison et vos neveux sont en l'air.

TOUS DEUX.

Quelle horreur!

NICODÈME.

Quelle trahison! M. Mimi qui a tiré l'échelle!

JOBARD.

Ah! ah! ah! la drole d'invention!

GRÉGOIRE, *faisant sauter le sac.*

Mes amis, voulez-vous danser?

PANCRACE.

Pas de bétises, monsieur, ne lachez pas.

JOBARD.

Allons Grégoire, rends-leur la liberté, tu as gagné et Lucette est à toi.

GRÉGOIRE.

A la bonne heure!

TOUS.

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!*

Ah! quel { plaisir! / chagrin! } ah! quel { bonheur! / malheur! }

Oui, ma / Quoi! sa } réussite est complette!

J'épouse ma / Il épouse } Lucette!

De { mes / ses } rivaux { je suis / il est } vainqueur!

(*Pendant ce morceau, ils reviennent tous en scène.*)

JOBARD.

Ah! mon pauvre Pancrace! mon pauvre Nicodème?

PANCRACE.

Que voulez-vous? mon affaire était dans le sac.

NICODÈME.

C'est traitre, quoique çà, si j'étais tombé, quel saut j'aurais fait.

GRÉGOIRE.

Allons, point de rancune, je vous invite à ma noce.

NICODÈME.

C'est çà, restons à la noce, et puis après, reprenons le coche.

VAUDEVILLE.

Air : *Pour dissiper le chagrin.* (De la Danse interrompue.)

Pour la fête des Jobards
Chantons, buvons à la ronde ;
Répétons de toutes parts :
Vivent, vivent les Jobards.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

JOBARD.

Qu'un jour, vos enfans épars
Sur la surface du monde,
Sachent tous en bons gaillards ;
Perpétuer les Jobards.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

Mad. JOBARD.

Il n'est, grâces au hazard,
Que bien et mal dans la vie ;
Mais c'est une bonne part,
Qu'être femme d'un Jobard.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

LUCETTE.

Oui, l'hymen a des appas,
Mais qu'à votre ame ravie,
Je plaise seule ici bas,
Et sur-tout ne chassez pas.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

PANCRACE.

A Paris, un seul regard,
Me fait charmer une fille :
Ici, malgré tout mon art,
Je ne suis rien qu'un Jobard.

CHŒUR

Pour la fête, etc.

NICODÈME.

Vous croyez qu'à ce pays
Se borne votre famille,
Mais il est, lorsque j'y suis,
Plus d'un Jobard dans Paris.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

GRÉGOIRE.

Douz' ou quinz' petits Jobards
Un jour me nomm'ront leur père :
J'augmente au moins des trois quarts
La famille des Jobards.

CHŒUR.

Pour la fête, etc.

MIMI *au Public.*

Du plus petit des Jobards
Entendrez-vous la prière ?
Il est certains sons criards
Que n'aiment pas les Jobards.

Puisse plus d'un trait gaillard,
Chez vous provoquer le rire,
Mais sur-tout n'allez pas dire :
Que l'auteur est un Jobard.

CHŒUR.

Puisse plus d'un trait gaillard, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET ET COMP., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du Boulevard.

PQ
1981
D867F3

Dupetit-Méré, Frédéric
La famille des Jobards

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY